

Québec-Haïti vu de Toronto

SEAN MILLS, *Une place au soleil. Haïti, les Haïtiens et le Québec*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017, 376 pages

Simon Couillard

Volume 12, Number 3, Summer 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88400ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Couillard, S. (2018). Review of [Québec-Haïti vu de Toronto / SEAN MILLS, *Une place au soleil. Haïti, les Haïtiens et le Québec*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017, 376 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(3), 35–36.

QUÉBEC-HAÏTI

VU DE TORONTO

Simon Couillard

Doctorant en études québécoises, UQTR

SEAN MILLS

UNE PLACE AU SOLEIL. HAÏTI, LES HAÏTIENS ET LE QUÉBEC

Montréal, Mémoire d'encrier, 2017,
376 pages

«[...] comment pourrions-nous chercher à nous créer une place ensoleillée sur cette terre si froide et glissante qu'est le Québec?» – Guy Paul Roc, cité in, p. 263

Mégie Philogène (en grec, «l'amitié engendrée») était père oblat à l'époque où il avait dû fuir Haïti et trouver refuge chez ses confrères de Notre-Dame-du-Cap, au Cap-de-la-Madeleine. Durant les fêtes de l'Assomption (moment fort du calendrier au Sanctuaire) qui amenaient un lot toujours plus grand de fidèles haïtiens, il se cachait, de peur que des agents de Duvalier ne recueillent sur lui de l'information qui pourrait nuire à sa famille, à ses sœurs et à ses frères restés là-bas. Il a joint le clergé séculier par après.

«Il serait faux de penser que la violence psychologique et physique du régime Duvalier ne s'exerçait pas à l'intérieur de la société québécoise. En fait, le pouvoir du duvaliérisme suivait les Haïtiens jusque dans leur nouvel environnement, car les rumeurs d'espionnage au profit du régime et de soutien actif à Duvalier façonnaient la vie quotidienne des membres de la diaspora» (p. 130), souligne Sean Mills dans son ouvrage récemment traduit aux éditions Mémoire d'encrier. En lisant la première partie du livre, celle qui porte sur les missions canadiennes-françaises en Haïti entre la fin des années 1930 et le début des années 1960, c'est à ce prêtre de ma paroisse natale que j'ai pensé.

Mills offre une perspective fort critique de ces missions (et du «colonialisme» humanitaire de l'ACDI qui lui fera suite), s'accordant avec un nombre d'intellectuels haïtiens de tendance marxiste qui ont une place de choix dans le récit qu'il nous offre. Sur ce choix, le point de vue de l'auteur est, à bon droit, transparent: «J'estime que dans les années 1970 et 1980, les femmes et les hommes haïtiens cherchent à redéfinir le sens de la culture du point de vue des marginalisés, en reliant leur travail sur le plan local aux grandes analyses de l'impérialisme» (p. 229). Cet ouvrage partage avec le précédent du même auteur (*The Empire within: Postcolonial Thought and Political Activism in Sixties Montreal* (McGill-Queen's University Press, 2010) un même

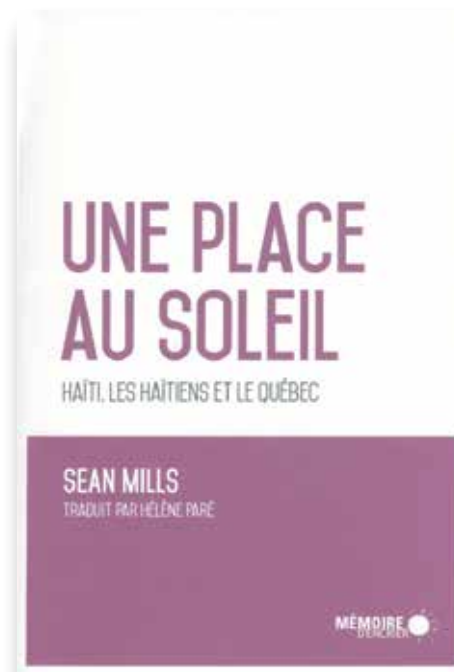
thème: la lutte culturelle menée par les groupes de Noirs et les groupes de femmes qui ont contribué à ébranler les structures de pouvoir dans les relations de races et de genres au Québec. Également, ces ouvrages se penchent tous deux sur la question de l'hétéronormativité et de son lien avec le nationalisme québécois.

Mills offre une perspective fort critique de ces missions (et du «colonialisme» humanitaire de l'ACDI qui lui fera suite), s'accordant avec un nombre d'intellectuels haïtiens de tendance marxiste qui ont une place de choix dans le récit qu'il nous offre.

Dans les deux cas, Mills se montre critique de ce dernier et s'inscrit globalement dans une mouvance idéologique, héritière de Trudeau et de «l'article 15», caractérisée par une certaine conception de l'identité et de la société au Canada, une conception soucieuse des «classes bafouées» (*disenfranchised*), des «subalternes» et de la diversité culturelle¹. Comme c'est le cas dans le Canada de Trudeau fils (feu «l'édifice Langevin», le bilinguisme à la Cour suprême, le bilinguisme à Ottawa²), dans *Une place au soleil. Haïti, les Haïtiens et le Québec*, le peuple québécois fait les frais de l'histoire, qu'il s'agisse de «l'historien nationaliste Lionel Groulx» (p. 85: une épithète dévalorisante qu'on n'accrole jamais à

1 Pour une histoire du Canada dans cette perspective, on pourra se référer à l'ouvrage de l'historienne Margaret Conrad, *A Concise History of Canada* (Cambridge University Press, 2012).

2 Cf. Marquis, Mélanie, «Bilinguisme à Gatineau? Justin Trudeau "avoue" avoir été "baveux"», *La Presse*, 20 décembre 2016. Le journaliste et ancien éditorialiste au *Devoir*, Antoine Robitaille, remarquait à juste titre qu'«il n'y a qu'avec la minorité francophone que Justin Trudeau se permet d'être "baveux"»: «Qu'aurait coûté au premier ministre du Canada d'offrir au moins un appui moral au Mouvement pour une capitale du Canada officiellement bilingue, qui se bute au "no way" du maire d'Ottawa, Jim Watson? Les militants de ce mouvement ne sont pas des méchants séparatistes envers qui les Trudeau aiment tant se montrer baveux, mais des valeureux défenseurs des droits des francophones hors Québec. [...] Selon le Dictionnaire québécois-français de Lionel Meney (Guérin, 2003), les multiples sens de (l'efficace) québécois "baveux" n'ont rien de flatteur: prétentieux, insupportable, suffisant, péteux, morveux, merdeux, arrogant, puant, imbuvable. Les Franco-Ontariens ne méritaient vraiment pas une telle attitude de la part du premier ministre.» Robitaille, Antoine, «Bave révélatrice», *Le Devoir*, 22 décembre 2016.



ses contemporains canadien-anglais)³, de René Lévesque (démagogue et cherchant à instrumentaliser la tragédie haïtienne), ou du mouvement souverainiste (l'appui de certains Haïtiens à celui-ci dans les années 1970 «paraît étonnant», mais il faut comprendre qu'il «n'est pas le même que celui d'aujourd'hui» [p. 149]).

Cela dit, le résultat est fort intéressant. Le récit expose les rapports entre le Québec et Haïti sous différents angles, et surtout, il montre un pan de la vie et de l'histoire des Haïtiens au Québec. La première partie traite des décennies qui précèdent la migration des Haïtiens et le régime Duvalier. Il y est question des missions catholiques canadienne-françaises, des préjugés entretenus à l'égard de ce peuple considéré dans son exotisme, mais aussi de l'offensive menée par Duplessis et certains intellectuels nationalistes dans le but de définir une relation «Québec-Haïti» à distance du fédéral, et de consacrer par le fait même la présence diplomatique du Québec sur le plan international.

La deuxième partie, la plus abondante, nous transporte à Montréal et nous fait d'abord suivre la première vague de réfugiés politiques haïtiens, ceux issus de l'élite intellectuelle et économique, francophone et francophile. Au cœur de cette seconde partie, on trouve la question du racisme vécu par les Haïtiens, auquel s'ajoute le sexisme pour les Haïtiennes. L'ouvrage dévoile un problème de plus en plus aigu à partir des années 1970, décennie durant laquelle l'immigration haïtienne, désormais largement créolophone, se massifie. L'auteur s'attarde en particulier à l'industrie du taxi et au travail domestique, des secteurs d'activité où se

3 La thèse d'Esther Delisle sur l'antisémitisme de Groulx a fait long feu au Canada anglais, comme on le constate. La critique de Gérard Bouchard, en 2003, n'a pas endigué ce phénomène. Cf. Nadeau, Jean-François, «Lionel Groulx, l'étranger», *Le Devoir*, 5 avril 2003.

Une place au soleil

suite de la page 35



concentrent les immigrants haïtiens et où les conditions de travail, au vu de ce problème, apparaissent éminemment cruelles. Il faut lui rendre : l'auteur témoigne éloquemment des conséquences du racisme, en donnant à voir la subjectivité de gens dont l'immigration a, entre autres choses, entraîné le déclassement.

Mentionnons également le chapitre final qui présente la critique du premier roman de Dany Laferrière, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, paru en 1985. Mills soutient que, à travers le récit de Laferrière, «c'est l'altérisation des femmes blanches anglophones qui permet d'atteindre une certaine intimité avec le

lectorat québécois francophone: [Laferrière] le fait en invoquant une conception profondément hétéronormative et masculine du nationalisme québécois, conception qui a toujours exclu les femmes et les hommes gais» (p. 297). Mills prend le romancier à témoin, qui déclarait avoir écrit son livre «pour être connu», et en conclut que, grâce à la manipulation habile des codes du nationalisme et de l'anticolonialisme québécois, l'écrivain a pu apparaître sur la scène littéraire et culturelle montréalaise pour mieux la faire éclater: «[L]es écrivains du Québec francophone ne peuvent plus écrire comme si les migrants racialisés n'étaient pas devenus une partie importante de la sphère publique de la ville.» (p. 302)

À lire et à réfléchir. ❖



AURÉLIE CAMPANA

L'IMPASSE TERRORISTE: VIOLENCE ET EXTRÉMISME AU XXIÈME SIÈCLE

Québec, Éditions Multimondes, 2018, 139 pages

Aurélie Campana est professeure à l'Université Laval. Elle dirige une équipe de recherche sur les terrorismes et les extrémismes en général. Le titre de son essai reflète bien la conception qu'elle a de l'allure que prennent les luttes contre les différentes formes de terrorismes: celle d'une impasse. C'est la thématique centrale de l'ouvrage. L'essai a de l'ambition et ratisse large puisqu'en une «cenquarantaine» de pages l'auteure tente de nous faire comprendre les conditions d'apparition du terrorisme, ses motivations sous-jacentes et les différentes formes de terrorisme qui peuvent exister dans le monde.

La professeure précise que terrorisme ne signifie pas automatiquement terrorisme islamiste, mais aussi celui d'extrême droite, voire le terrorisme nationaliste. Elle déplore l'absence de «définition scientifique qui fasse consensus». Elle note que la majorité des chercheurs se penchent sur la radicalisation islamiste, mais regrette que l'intérêt pour la radicalisation d'extrême droite n'ait pas été aussi grand. Selon elle, le problème réside dans la conceptualisation de cette forme de violence. Il faut, dit-elle, bien différencier ce qui est un acte terroriste d'un fait qui relève d'une autre logique, ce qui de prime abord semble assez évident. Pour elle, le terrorisme se distingue par une pratique violente, mais il varie selon les époques, les lieux et les acteurs en jeu. Elle va jusqu'à inclure dans les actes terroristes des événements comme des tueries aux États-Unis ou celle de la mosquée de Québec en 2017. Tout ça pour conclure qu'il est très difficile de définir ce qu'est le terrorisme.

Enfin, et après bien des contorsions conceptuelles, la chercheuse nous propose à la page 132 de l'ouvrage une définition «scientifique» de ce que serait le terrorisme. Il s'agit d'une «stratégie visant à remettre en cause, par la violence ou la menace d'y avoir recours, l'ordre social et politique établi et les systèmes dominants d'autorité qui le régulent». Selon le sociologue américain Charles Tilly: «Cela implique le recours à des moyens d'action qui sortent des formes "routinisées" de la lutte politique dans un contexte donné.»

Aurélie Campana est une sceptique; elle doute de l'efficacité des luttes antiterroristes dans le monde. Selon elle, et c'est une banalité de dire ça, la menace terroriste est devenue omniprésente et imprévisible. Plusieurs types de terrorismes se côtoient, de sorte qu'il est devenu très difficile de savoir comment réagir à cette menace et comment la prévenir. Moutlt chercheurs avant elle se sont posé la même question, avec sensiblement les mêmes réponses.

Elle insiste, de façon peut-être excessive, sur les «terrorismes» qu'elle qualifie de droite, incarnés par les différents groupes extrémistes nationalistes ou suprématistes blancs. Madame Campana ne semble pas attacher une très grande importance aux différences qui peuvent exister entre la portée des actions des groupes terroristes, disons islamistes, et celle des autres groupes extrémistes. Elle analyse néanmoins Al-Qaïda, et néglige peut-être Daesh et la multitude de mouvances se réclamant de cette tendance. D'après elle, le discours

américain aurait conforté l'idée que nous sommes en guerre contre le terrorisme; mais c'est une guerre sans fin nous dit la professeure de Laval, puisque l'ennemi est quasiment invisible. Ceci a entraîné les États vers une surenchère sécuritaire. Ainsi, des mesures affectant les libertés civiles et civiques risquent d'entraîner de la suspicion entre citoyens, en plus de saper les fondements des démocraties. Dans les pays non démocratiques, cela génère la mise en place de mécanismes de contrôle encore plus serrés sur les populations.

Fidèle à un certain manque d'originalité, Campana s'en prend également aux médias. Elle les accuse de grossir la réalité et de devenir ainsi les alliés objectifs des terroristes. Elle soutient que les groupes djihadistes, mais aussi les mouvements extrémistes de droite, ont réussi à occuper un espace médiatique disproportionné dans les médias. Elle va jusqu'à affirmer qu'Al-Qaïda et Daesh ont la «main mise» sur les médias sociaux.

Aurélie Campana n'apporte pas grand-chose de nouveau au débat qui concerne les motivations des terroristes. Elle conclut, comme d'autres avant elle, que ces motivations sont complexes. Une foule de variables peuvent influencer les comportements des individus. Elle parle de l'importance des «mécanismes cognitifs» qui enferment l'individu dans une logique d'opposition au système sociétal environnant. En raison de croyances extrémistes, il interprète autrement la réalité dans laquelle il évolue.

L'auteure souligne que les terroristes sont des gens normaux. Ces gens, hommes ou femmes, ont des existences banales, mais ont suivi des trajectoires différentes vers la radicalisation, ce qui rend difficile de dessiner des modèles types. Il y a cependant des points de convergences: ils veulent redresser une situation qu'ils jugent comme dégradante, discriminante et humiliante. À travers leur engagement ils cherchent une forme de valorisation. Ils sont animés en outre d'un besoin de reconnaissance. «La participation à une cause ou à un projet collectif peut apporter une rétribution psychologique et émotionnelle importante et conduire les militants à des sacrifices personnels.» (p. 112)

Enfin, l'essai de madame Campana est un peu décevant. Il intellectualise des banalités, mélange inutilement les formes de violence qu'on peut observer actuellement et ne nous apprend pas grand-chose de nouveau sur le terrorisme et ses motivations.

Daniel Gomez
Chef de pupitre, politique